

UN MAGHREBIN A PARIS

I

Je marche dans la rue. Je respire la brise nocturne en contemplant les maisons qui se découpent dans le ciel sombre, piqueté d'étoiles. J'aime ces maisons. Leurs hautes silhouettes, leurs cheminées élevées, les poutres qui leur donnent une harmonie, un charme particulier. Je m'arrête quelques instants pour admirer la porte Napoléon, toute de bois sculpté. Je continue ma route, mes pas résonnant légèrement sur le pavé. J'aime ce pavé. Loin d'être anodin, il donne tout leur charme aux petites ruelles étroites qui abondent dans le quartier, leur donne un caractère ancien. Je croise un homme, la tête rentrée dans son manteau. Je le salue, il ne me dit rien, ne m'adresse pas un regard. Il n'a pas le temps, il est pressé de rentrer chez lui. Cela ne me choque plus, je me suis habitué au comportement des Parisiens.

Je débouche sur la place des Vosges, entourée de bâtiments de brique rouge. J'aime cette place. Une grande statue du roi Louis XIII trône en son centre. Il y a des arbres, de la pelouse et de belles fontaines aux quatre coins. Je m'assois sur un banc et regarde le ciel. Une douce mélancolie s'empare de moi. Je pense à mon ancienne vie, et particulièrement au moment où tout commença.

II

Une barre d'immeubles HLM, des allées goudronnées, un terrain de foot rudimentaire, voilà ce qu'était mon ancienne vie. Ma mère était morte depuis sept ans. C'est elle qui m'avait élevé, et mon père dut alors prendre en charge mon éducation, ce qu'il n'avait jamais eu à faire jusque là. Il était maladroit dans sa communication, et ne sut m'apprendre les notions fondamentales de la vie en société. Je commençais à me renfermer sur moi-même et parlais de moins en moins avec les autres enfants. L'atmosphère familiale ne m'aidait en rien. Mon père était d'humeur maussade, il était silencieux et buvait de plus en plus.

En classe de sixième, je me fis un ami. Il habitait une maison à l'autre bout du quartier. Je l'appréciais beaucoup, il était gentil, drôle, et n'était pas moqueur. C'est lui qui me sauva de ma solitude, de mon isolement. Désormais, j'avais hâte, le matin, d'aller en classe, car je savais que j'allais retrouver mon « pote » Christophe. Et quand je le retrouvais, tout allait mieux. J'oubliais mes malheurs, mes difficultés, mon père et sa tristesse qui me faisait souffrir. Et je parlais, je discutais, je riais. Il était la seule personne avec qui je me sentais à l'aise. Il ne s'est pas contenté de changer ma vie, il a changé ma destinée.

III

Assis sur une chaise, accoudé au rebord de la fenêtre ouverte, je contemple le ciel. J'écoute les rumeurs de la ville en observant les toitures tuilées. Mon regard s'attarde sur l'église Saint Paul, dont le relief se découpe sur la voûte céleste. J'admire ses sommets, frêles tourelles sculptées où sont perchés quelques pigeons, ses vitraux dont les couleurs se devinent à peine dans « l'obscur clarté qui tombe des étoiles », ses gargouilles menaçantes aux crocs acérés. Qu'elles sont belles les églises du Marais, avec leurs lourdes décorations de pierres, leurs vitres d'arc en ciel, leurs colonnes voûtées. La vision de ce bâtiment religieux me ramène en arrière, quand je me suis trouvé devant Notre-Dame pour la première fois. La façade avait été nettoyée depuis peu, et j'ai été subjugué par la finesse, la beauté et la quantité de ses sculptures. L'intérieur est aussi somptueux, très chargé, avec un silence lourd, presque oppressant. Je me rappelle surtout des deux immenses et lumineuses rosaces des transepts.

Mais je n'en oublie pas pour autant les mosquées. Je dis avec fierté, à qui veut l'entendre, que j'ai vu les plus merveilleuses du monde. J'ai réalisé un de mes rêves en allant à Istanbul, il y a deux ans, pour y visiter Sainte- Sophie et la mosquée Bleue, véritablement grandioses. La moindre mosquée, avec ses charmes discrets, ses tapis muraux et son mirham a plus de charme que ces églises aux décorations exubérantes. Le dieu chrétien a-t-il vraiment besoin de tout ce luxe dans sa maison ?

Je suis distrait de mes rêveries par ma femme, qui vient me dire bonsoir. Eh oui, je suis marié. Et c'est grâce à mon ami Christophe. Sans lui, je crois que je n'aurais jamais osé parler à une fille. Il m'a montré, au cours des années, que la timidité était un handicap dont il fallait s'affranchir. Comme il avait raison ! Comme la vie est plus simple quand on est à l'aise avec tout le monde !

Je l'embrasse, et lui dit que je la rejoindrai. Elle me sourit, en sachant qu'elle sera endormie bien avant ce moment. Je vais dans le salon et sort mon violon de son étui. Il est magnifique, fait de bois sombre avec des courbes d'une harmonie parfaite. Il m'a coûté une véritable fortune, et je le chéris comme la huitième merveille du monde, comme la deuxième merveille de ma vie. Je pose mes partitions sur le pupitre et l'installe délicatement sur mon épaule.

Et je joue.

Je joue, sans m'arrêter, pendant des heures. Des airs tristes, mélancoliques, des mélodies gaies, rapides ou languoureuses, des notes calmes, énervées, joyeuses. Et j'oublie tout ; tous mes tourments, toutes mes difficultés, tous mes anciens souvenirs : la cité, ma solitude, mon père, impassible, le regard vide, ouvrant une autre bouteille.

Et je joue.

IV

C'était la première fois que Christophe m'invitait chez lui. J'avais beaucoup aimé sa maison avec son petit jardin, ainsi que ses parents et ses frères et sœurs. Je me souviens qu'il était très pressé de me montrer son instrument. Je n'écoutais jamais de musique et étais très intéressé. Je crois que je ne connaissais même pas le son du violon. Mon ami me joua un morceau que je trouvai très beau. Il me le fit essayer, en me montrant la façon de tenir l'archet et d'appuyer sur les cordes. Ce fut une sensation incroyable. J'eus l'impression que je l'avais toujours fait, que je connaissais le violon depuis ma naissance. Je fis ce qu'il m'avait dit et produisis un son. C'est à ce moment que je su que j'étais prédestiné à la musique.

Un do d'une justesse parfaite, d'une tenue parfaite. J'avais pourtant pressé une corde au hasard, et c'était, à n'en pas douter, un signe du destin. Christophe fut impressionné, et il entreprit de m'apprendre à jouer du violon. C'est ainsi que le mercredi devint mon jour préféré. Christophe m'invitait chez lui et je prenais un grand plaisir à apprendre la musique, d'autant qu'il était bon professeur. Je progressais très rapidement et il m'incitait à prendre des cours à l'école de musique qu'il fréquentait. Cela incluait que je trouve du travail, ce qui était impossible puisque je n'avais que quatorze ans. Le salaire de mon père ne suffirait pas à acheter un violon, et je serai incapable de lui demander de l'argent pour des loisirs. J'ai donc dû attendre deux ans pour commencer réellement. Et pendant ces deux ans, Christophe était là, toujours. Il s'arrangeait pour me donner une leçon par semaine malgré la charge de travail scolaire, et me prêtait même son instrument quand il en avait l'occasion.

Un des meilleurs souvenirs de mon père remonte au jour où je lui ai joué un morceau de violon. Il a souri, comme rarement il l'avait fait, et cela m'avait réchauffé le cœur. Je lui ai raconté comment j'avais appris et l'ai mis au courant de mes projets concernant l'adhésion à l'école de musique, en ajoutant que la plus grande partie de l'argent que je gagnerais servirait à améliorer notre quotidien. Il sourit encore et me dit qu'il était fier de moi, et que je ne devais pas oublier mes études pour avoir une meilleure situation que lui. Mais cela était compter sans les problèmes que l'avenir nous réserverait.

V

Le soleil est déjà haut dans le ciel quand je sors de chez moi. J'arpente quelques ruelles avant de déboucher sur la rue Saint-Antoine, l'axe principal du quartier. En cet agréable samedi de printemps, les trottoirs sont bondés, les gens entrent et sortent des magasins. Il règne une calme agitation qui me plaît, car elle donne un aspect vivant, populaire au Marais. « Populaire » est cependant un terme qui ne correspond pas. Les nombreuses boutiques de luxe, les propriétés aux valeurs inestimables comme le très bel hôtel de Sully, vieux de plusieurs siècles que j'aperçois sur ma gauche montrent que c'est plutôt un quartier bourgeois et ça me gêne un peu d'y habiter car j'ai l'impression que je n'y suis pas vraiment chez moi, bien qu'il me plaise beaucoup.

Après quelques minutes de marche, je débouche sur la place de la Bastille et voit la colonne de Juillet qui trône en son centre, surmontée d'une statue dorée. Et comme chaque fois, les bruits violents, si différents de ceux du Marais, m'assaillent. C'est ce que j'aime le moins à Paris, le bruit des voitures qui circulent par milliers sur les avenues, les coups de klaxons des automobilistes énervés, le mouvement continu qui emplit l'air de fumées nauséabondes. Pour cela, je regrette ma banlieue, si tranquille. Les gens parlaient en arabe, la plus belle langue du monde, assis sur les bancs du parc, et n'étaient pas toujours en train de courir, comme ici, pour prendre le métro ou la voiture.

Je me dépêche de traverser et me retrouve devant mon lieu de travail, l'opéra Bastille.

VI

Mon père perdit son travail quelques mois après que je commence le mien. Jusqu'à ce moment, tout allait bien. Je travaillais dans un restaurant et, bien que je ne sois pas déclaré, mon salaire était correct. Christophe m'avait présenté à son professeur qui constata que j'avais beaucoup de talent et accepta de m'enseigner le violon malgré mon âge. Je pus donc m'inscrire à l'école de musique, et mon ami, qui avait acheté un violon de meilleure qualité, me prêta son ancien instrument jusqu'à ce que je puisse acheter le mien.

Mon père au chômage, je dus renoncer temporairement à l'acquisition d'un violon. La vie devenait de plus en plus difficile, et je pris une décision de grande ampleur : arrêter les études. Elles furent remplacées par un pénible travail dans une usine. Je pariais sur ma réussite instrumentale, je pariais que je deviendrais musicien. Si j'y arrive, tant mieux, sinon, tant pis, je ferai ma carrière dans une usine.

Pour ne rien arranger, la santé de mon père se dégradait, il n'était plus capable de faire un travail harassant comme avant. Il aurait fallu un poste bien tranquille, dans un bureau, les trente cinq heures, une paye acceptable. Mais non, il n'y a pas de cela pour les Maghrébins, c'est ainsi.

Heureusement, il y avait le violon.

VII

Imposant, de forme circulaire, l'opéra se dresse devant moi. J'aime son architecture moderne, qui contraste avec les immeubles alentour. J'entre dans le hall et demande à un gardien de m'indiquer les sous sols. On nous a proposé de faire les dernières répétitions à l'opéra, ce qui est avantageux pour les chanteurs qui peuvent s'entraîner avec les décors du spectacle.

Une porte, un escalier, une autre porte, puis un hangar, gigantesque. Bien que je sois venu plusieurs fois ici, je suis toujours impressionné. Ces immenses pièces servent à déplacer et entreposer les décors à l'aide de chariots à rails. Les monte-charge, de plusieurs centaines de

tonnes, sont aussi impressionnants et très performants. Je me souviens avoir entendu le guide dire qu'ils pouvaient monter des décors sur la scène en six minutes. Je ne fus pas surpris quand il nous apprit que l'opéra Bastille était le plus grand du monde.

En traversant les hangars, je regarde un fond peint qui servit il y a plusieurs années et qui égaille cet endroit aux murs uniformément gris. Les étages sont nettement plus agréables, on trouve les ateliers de sculpture, de peinture et de costumes. Ceux où sont construits les décors sont à mon niveau. Tout y est fabriqué, tout y est conçu, c'est une véritable entreprise.

Le gardien me montre la direction de la salle de répétition, près des conteneurs de stockage. J'y vais, et retrouve les autres musiciens que je salue, sauf un ou deux qui n'apprécient pas qu'un Marocain fasse partie de leur orchestre, et vais m'asseoir sur le siège réservé aux premiers violons. Les chanteurs se mettent en place et nous entamons l'ouverture de l'opéra, célèbre entre tous, « La Flûte enchantée ».

VIII

Il mourut, me laissant seul. J'avais dix-neuf ans, ce qui me permit de garder l'appartement, même si j'avais du mal à y vivre, le souvenir de mon père m'empêchant d'y être en paix. La religion, que nous avions peu à peu délaissée à force de malheurs, reparut dans ma vie. Je priais cinq fois par jour comme l'ordonnait le Coran, sur mon petit tapis marocain. Je priais pour lui, pour son âme, et cela me donnait l'impression de me rapprocher de lui. Je travaillais plus que jamais le violon, pour qu'il soit fier de moi, pour avoir, comme il me disait, une meilleure situation que lui. Après le travail, je jouais plusieurs heures, et faisais aussi beaucoup de solfège. Christophe m'encourageait, maintenant que mon père était parti, à passer un concours pour entrer au conservatoire de Paris. Bien que la capitale soit assez proche de chez moi, travailler au conservatoire m'obligerait à m'installer à Paris. Ce serait bien difficile compte tenu du prix de l'immobilier...Et en plus, je verrais beaucoup moins souvent mon meilleur ami.

Je ne le vis plus du tout, car il partit s'installer à Grenoble pour y faire des études. Après mon père, c'était lui qui me quittait, ce fut encore un dur moment à passer. Désormais, rien ne me raccrochait à ma banlieue. L'argent que j'avais économisé me permit de prendre des vacances pour me consacrer à la recherche d'un travail et d'un studio à proximité du conservatoire. Mes recherches furent fructueuses (un logement minuscule à plusieurs kilomètres du conservatoire, un travail dans un bar, évidemment non déclaré). Je désertais ma cité à mon tour. Je fuyais, laissant là mon passé sans aucun remords, non pas sur un raffiot craquant mais dans une vieille R5 branlante, avec mon violon, sur lequel tout mon avenir, tous mes espoirs reposaient.

IX

Je suis une nouvelle fois à l'opéra ; mais aujourd'hui je suis en costume chic et je tiens ma femme par le bras. Je la quitte pour me rendre dans la pièce attenante à la fosse d'orchestre. Le brouhaha augmente au fur et à mesure que le public entre dans la salle ; cependant, je ne ressens pas d'appréhension, je suis au contraire très pressé que le spectacle commence. Nous nous installons tour à tour dans la fosse située sous la scène, puis le chef d'orchestre arrive. D'où je suis, je vois très bien le plafond en verre, avec sa forme étrange qui donne une acoustique parfaite à la salle. Cette dernière, que j'ai vue plusieurs fois, lors des différents opéras auxquels j'ai assisté, est très belle. Il y a, sur le dossier des sièges ou en longueur sur les murs, du bois de pommier qui rappelle les teintes des instruments à cordes. Elle a aussi de nombreux avantages. Sa grande taille lui permet d'avoir une capacité importante ; la visibilité

est très bonne, même sur les balcons les plus élevés. De plus, il y a des places à cinq euros, ce qui rend la musique accessible à tout le monde. La scène est profonde, ce qui permet de placer plusieurs fonds de décors, et au dessus, un écran traduit le livret des opéras.

Les lumières s'éteignent et la musique commence. J'éprouve un immense plaisir à jouer, encore plus que d'habitude. C'est mon premier opéra avec l'orchestre national de Paris : l'enjeu donne à cette soirée une saveur particulière, ainsi que le fait de partager la musique avec le public. Ma motivation est accentuée par la présence de ma femme qui aime particulièrement « La Reine de la nuit » et qui attend avec impatience le moment de mon solo, au début de l'acte deux. Jamais je ne l'oublierai, ma première représentation.

X

Je réussis sans problème le concours d'entrée, bien que la note que j'obtins soit inférieure à celle d'autres violonistes pourtant moins bons que moi. Je pus commencer les cours au conservatoire. Au début, je me sentais un peu exclu, ma présence ne plaisait pas à certains. Il y avait tout de même des musiciens sympathiques, surtout à l'orchestre symphonique, et je finis par me faire quelques amis. Je m'entendais particulièrement bien avec une jeune fille qui, est aujourd'hui ma femme. J'avais de quoi être heureux, et je l'aurais été complètement si Christophe avait été à mes côtés. Nous n'avions jamais l'occasion de nous voir, et je finis par le perdre de vue, à mon grand regret.

Je travaillais avec acharnement, ce qui me permit d'obtenir un diplôme de solfège assez rapidement. Je passai un concours pour être embauché dans un orchestre parisien qui n'existe plus actuellement. Ce que je souhaitais depuis des années se réalisait enfin, j'allais pouvoir vivre du violon. Grâce à mon nouveau salaire, j'abandonnai mon studio pour aller m'installer dans le quartier du Marais qui me plaisait beaucoup. Et il y eut mon mariage, quelques années plus tard, qui mit fin à ma solitude. Je commençai à construire ma vie familiale après avoir passé tant de temps à construire ma vie professionnelle.

Ma carrière a récemment pris un nouvel essor, depuis mon embauche au sein de l'orchestre national de Paris. Après les tournées nationales, je vais connaître les tournées internationales... Je prends encore plus de plaisir à jouer car le niveau de cet orchestre est beaucoup plus élevé, et la pièce que nous travaillions est plus belle que ce que je jouais auparavant. D'ailleurs, vous savez de quelle pièce il s'agit : « La Flûte enchantée », de Mozart.

XI

Dans le hall, après le concert, je fais une rencontre que je n'espérais plus. La personne qui avait changé ma vie est là, devant moi. Bien que je le reconnaisse instantanément, je n'ose pas, pendant quelques secondes, croire que c'est bien lui... Christophe !

Nos retrouvailles sont très chaleureuses. Je le présente à ma femme, puis nous discutons un long moment. Il me raconte qu'il est venu quelques semaines à Paris pour son travail, et que, consultant la liste des pièces données à l'opéra Bastille, il avait vu que « La Reine de la nuit » était jouée par l'orchestre national de Paris. Pensant tout de suite à moi, il avait lu les noms des violonistes et m'avait trouvé.

« J'ai toujours su que tu deviendrais un virtuose, me dit-il. Je n'ai jamais douté que tu parviendrais à tes fins ».

Ma femme nous laisse et nous allons dans un bar. Nous parlons de nos vies, de nos parcours, de nos problèmes et réussites devant une chope de bière. Nous parlons aussi de musique, de l'instrument merveilleux qu'est le violon ; c'est grâce à lui que nous sommes réunis, et cela montre, encore une fois, à quel point il est important pour moi. Ce soir, je peux être heureux. Je bois une bière, ce qui n'est pas arrivé depuis des années, avec mon meilleur ami, après un concert qui m'a procuré beaucoup de plaisir. Je bois à Paris, la ville lumière que

j'affectionne tant, je bois au violon, à mon « pote », à la vie qui finalement m'a bien gâté, et surtout à Allah, car sans lui rien de tout cela ne serait arrivé.